

« Au cours de la chute, il avait écarté les mains, mais elles formaient encore autour du cou un demi-cercle où reposait, comme une fleur fanée, sa tête inerte et muette. La fleur même de la Mort, juste sortie de son bourgeon. »

William Irish, *J'ai vu rouge*, 1950

## Chapitre 1

La capitaine de police Jane Bougainville était absorbée dans l'analyse de la forme des nuages visibles depuis son bureau. Des moutons et des rouleaux dispersés un peu partout dans l'azur - pas si azur que cela en considération des fumées qui s'échappaient des cheminées de chauffage urbain et corrompaient les couleurs. Certains avaient des contours nets, d'autres s'effilochaient. Des restes de stratus ou des cumulus en voie de dissipation était-elle en train de conclure lorsque le rugissement caractéristique de son supérieur la tira de son étude météorologique.

- Laverdure ! Vous n'allumez jamais votre portable !
- Mon fixe est disponible.

Bougainville vérifia du coin de l'oeil que celui-ci se trouvait bien sur sa table, et non enterré sous une couche de papier. Ou mis à l'écart, comme la dernière fois où elle s'était autorisée une micro-sieste. Elle avait oublié de remettre le téléphone en place, et lorsqu'elle s'était levée elle avait pris le fil en travers du Tan Tien, centre de gravité du corps où se jouaient les effets de la loi de l'attraction universelle.

- Je déteste me servir du mobile lorsque je suis au bureau, informa-t-elle le commissaire divisionnaire.

- Vous avez peur que les ondes affectent les délicates cellules grises de votre tout aussi délicat cerveau, ironisa Sequoyah.

Il franchit le seuil. Instinctivement, Bougainville se raidit, anticipant l'odeur de cigare, peut-être même d'alcool. Il était deux heures passés. Le divisionnaire venait non pas de son étage mais de la rue et de ses espaces de restauration. Cafétéria pour étudiant donnant dans le bio, restaurant chic hébergeant les déjeuners d'affaire, espaces de restauration rapide. Le midi, le quartier vivait au rythme des travailleurs. Entreprises et commerces investissaient l'avenue de France au fur et à mesure de l'avancement de la dalle édifiée au-dessus de l'emprise ferroviaire qui courait parallèle à la Seine depuis la gare d'Austerlitz. La couverture des voies ferrées accentuait les opérations de densification de la capitale qui exaspéraient d'autant plus Bougainville qu'elles se reproduisaient partout où de telles opérations étaient techniquement possibles, sans plus de réflexion sur l'aménagement du territoire.

- Nous venons hériter d'une affaire, grogna le commissaire.

Le « nous » s'entendait bien sûr comme un « vous ». Sequoyah était trop occupé en déjeuners ministériels et intrigues politico-juridiques pour se consacrer à une banale enquête de police judiciaire. La conscience professionnelle de Bougainville aurait dû l'engager à se réjouir de pareille nouvelle. Mais elle décelait dans la manière de prononcer le mot « affaire » que le terrain était miné.

Le volumineux corps de Sequoyah s'approcha. Le surnom du divisionnaire était une invention de Bougainville adoptée par les personnels de l'Antenne, où nul n'échappait à un second baptême. Le patron sentait le potage au crabe, le bœuf à la citronnelle et la perle de coco. Ce mix asiatique étonna Bougainville ; le divisionnaire en était resté à une vision traditionnelle de la cuisine française, vol au vent, coq au vin et mignardises diverses. Il ne manquait jamais de fustiger la nourriture asiatique servie dans le quartier, pleurant sur les repas pantagruéliques et authentiques de ses missions en Asie du sud-est, alors qu'il était encore jeune, svelte et plein d'illusions sur les suites de sa carrière. Comment, à l'époque, envisager qu'il prendrait la tête d'une Antenne de police judiciaire réputée pour sa concentration de cas sociaux ? Mais Sequoyah, en maître de l'auto-illusion, était parvenu à se persuader qu'il dirigeait l'un des services les plus en pointe de la police parisienne.

Une affaire. Bougainville avait plus que jamais besoin d'une enquête qui la restaurerait dans son autorité d'inspectrice et calmerait les velléités de certains de la chasser de la police nationale. Son protecteur avait jusqu'ici actionné les rouages permettant d'éviter cette éviction. Mais lui être redevable la mettait dans une position de dépendance qui lui faisait horreur.

- Ne nous excitons pas, pas de cadavre à ce jour !
- Alors pas d'enquête, rétorqua Bougainville.

Une bouffée de mélancolie s'empara d'elle, après celle d'espoir de sortir de sa léthargie. La Brigade Criminelle de l'Antenne de la Police Judiciaire était surnommée la BBC, la « Brigade Basse Consommation », ou la « Brigade Bras Cassés », au choix des détracteurs. En vertu de quoi, seule une affaire qui n'en était pas réellement une était susceptible d'échoir dans la cellule rattachée à la BBC et dont Bougainville avait la responsabilité : la Cellule d'Archives des Moyens d'Elimination. Alias la C.A.M.E.. La Brigade Criminelle de l'Antenne comportait plusieurs Sections, les Sections étaient elles-mêmes subdivisées en Groupes quand la nature de leur activité exigeait un fonctionnement en roulement, ce qui n'était pas le cas du service dirigé par Bougainville. D'où son nom de cellule.

Sequoyah avait proposé de diviser officiellement le temps de la Section en deux parts égales. La gestion des archives et les enquêtes d'exception. Personne ne savait ce que recouvrait véritablement ce terme « d'exception ». Ce qui convenait à Bougainville. Pour l'heure, l'unique activité de la C.A.M.E. était la mise en place d'un système d'archives.

Deux hommes avaient été mis à disposition de Bougainville. Le lieutenant Louis Ramemange, qui lui avait été récemment adjoint, se montrait d'une efficacité discrète mais appuyée. Le brigadier Boris Perovsky, les muscles de la cellule, le biceps tatoué et l'humeur changeante, ne se présentait à l'Antenne que de manière épisodique. Deux autres policiers étaient censés compléter l'équipe ; l'un était interné en service psychiatrique suite à une tentative de suicide et l'autre souffrait d'une dépression qui repoussait sans cesse sa reprise.

- Vous allez me recevoir ce... Richard Gardner, poursuit Sequoyah. C'est le commissariat du dix-huitième arrondissement qui nous l'envoie.

Il balaya du regard les bureaux désertés.

- Vous avez intérêt à être un peu mieux entourée si l'affaire est instruite...

- Le lieutenant Ramemange est en repos et le brigadier Perovsky... le brigadier Perovsky est parti prendre un café, improvisa Bougainville.

- Il ne faut pas s'étonner que nos collègues aient une mauvaise opinion du travail effectué entre ces murs. À ma prochaine visite, je veux l'équipe au complet, le doigt sur la couture, ordonna le commissaire.

Il s'éloigna vers l'ascenseur qui élèverait son ample personnage sur la dizaine de mètres qui les séparaient de l'étage noble, celui de l'état-major.

Bougainville avait elle-aussi envie de s'élever, plutôt que d'attendre un hypothétique Richard Gardner qui lui soumettrait une toute aussi hypothétique enquête. Par exemple elle pourrait rejoindre le toit de l'Antenne par l'ascenseur privatif qui le desservait, de l'autre côté du bâtiment. C'était le domaine privé de son ami Fred Excelsior. Il y possédait un appartement entouré de serres et de cultures plus ou moins légales. Lorsque le travail à la brigade devenait trop oppressant, après un vague « je reviens » lancé à son équipe, elle sortait, contournait le bâtiment de l'Antenne, ouvrait une porte et empruntait l'ascenseur privatif. Elle franchissait les divers barrages mécaniques et électroniques jusqu'à trouver Fred Excelsior sur son toit du monde.

Ou elle pouvait descendre aux Frigos, le local qui lui avait servi de placard durant de longs mois et qui jouxtait les rayonnages d'archives sur les techniques d'homicides qu'elle était censée organiser. Projet en cours, dont elle était obligée de présenter les étapes à une assemblée de caciques administratifs.

Le flottement sur la tonalité à donner à son après-midi ne portait pas à conséquence. Malgré tout, elle s'agaçait de sa propre irrésolution. Elle aimait se sentir libre de ses mouvements, sans personne auprès de qui se justifier ou argumenter, et voilà qu'elle était entravée par son indécision. Elle se leva de son siège, sortit de l'espace semi-vitré qui servait de quartier général à la Section au milieu d'un étage vide et se dirigea vers la cage d'escalier. Elle ne savait toujours pas où ses jambes la mèneraient. Un troisième possibilité prenait forme dans son cerveau. Rentrer chez elle. Transformer l'oisiveté de cette journée à l'Antenne en une balade sur la Butte. Elle gravirait des escaliers pittoresques, écouterait des musiciens de rue, admirerait la pâtisserie indigeste constituée par la basilique du Sacré-Coeur. Elle bousculerait par mégarde quelques touristes et irait sur la place du Tertre s'extasier devant les silhouettes découpées avec dextérité dans un papier rigide et noir. Peut-être même, le soir venu, se rendrait-elle dans un restaurant japonais. Elle discuterait avec le patron de la situation des habitants de la préfecture de Fukushima, mangerait des poissons crus tranchés à la perfection.

Un voile gris s'abattit sur ses pensées. Elle sut qu'elle n'entreprendrait rien de la sorte. Son énergie se tendrait vers la rédaction d'un nième mail au détective privé basé aux États-Unis avec lequel elle était en relation, et qui était censé l'aider à retrouver Jade. Et donc son ancien compagnon Samuel.

Elle descendit la série d'escaliers jusqu'à déboucher dans le hall de l'Antenne. Le choix entre les trois bifurcations de son emploi du temps ne souffrait plus d'être reculé. Le dilemme fut tranché par l'arrivée d'un homme en blouson de cuir qui s'annonça sous le nom de Richard Gardner aux deux jeunes gardiennes de la paix de permanence à l'accueil.

- Je vous attendais ! déclara l'inspectrice avec à-propos. Capitaine Bougainville de la Brigade Criminelle. Si vous voulez bien me suivre.

Ils s'engagèrent dans l'escalier, Bougainville dédaignant ouvertement l'ascenseur.

- C'est au sujet de ma compagne, articula Gardner, un peu essoufflé, tandis que l'inspectrice lui désignait le siège en face de son bureau.

- Je vais dans un premier temps vous demander de vous présenter, fit Bougainville, en imprimant la courtoisie voulue.

Dans ce genre de situation, cette amabilité l'amenait généralement à ses fins. Richard Gardner tendit ses papiers d'identité et résuma son état-civil. Bougainville sortit sur son écran la déposition faite au commissariat du dix-huitième arrondissement de Paris et la lut rapidement. Il était fait état de la disparition de Lily Solander, la femme dont Richard Gardner partageait la vie. Gardner gérait un vidéo-club en bas de la butte Montmartre. Solander était meneuse de revue au dernier cabaret à la mode, le Dahlia Pourpre, situé lui-aussi dans l'arrondissement. Bougainville avait entendu parler de l'établissement et en connaissait la façade. Il ne lui serait jamais venu à l'idée d'y entrer pour des raisons autres que professionnelles. L'occasion allait peut-être se présenter.

- J'ai besoin de connaître le déroulé précis des faits ayant précédé la disparition de votre amie, signifia Bougainville à son visiteur.

Gardner marqua un temps d'hésitation. Il avait déjà transmis de nombreux éléments au commissariat de son quartier. Mais la capitaine de police était de ces personnalités qui, une fois installées dans leur fonction, souffraient peu la contradiction.

- Je tiens un vidéo-club à deux rues de notre domicile, j'arrive à la maison quelques minutes après la fermeture, un peu après minuit. Lily a dû rentrer vers 2 heures, comme d'habitude. Elle s'est réveillée vers 11 heures. Comme d'habitude, répéta-t-il avec un petit rictus obstiné.

Bougainville avait le sentiment que le loueur de vidéo s'apprêtait à lui chanter du Claude François.

- Pourquoi ne connaissez vous pas l'heure exacte du retour de votre amie ?

- Parce que je dormais ! J'habite à 5 minutes à pied de ma boutique. Je rentre, je prends une douche, je me couche, je m'endors. Si je suis en plein sommeil, Lily ne me réveille pas.

- À quelle heure vous êtes vous levé ?

- 7 heures, je suis un matinal. J'ai fait quelques exercices contre le mal de dos que m'a montré mon kiné, j'ai pris mon petit déjeuner, je suis sorti faire des courses. Quand je suis revenu Lily était sous la douche. J'ai préparé son brunch et elle est venue s'installer dans la cuisine. Nous avons discuté un moment.

- De quoi ? l'interrompit Bougainville, sentant que Gardner se complaisait dans le factuel.

Il ne livrait rien de ses sentiments sur cette journée qui pouvait être qualifiée de particulière puisqu'elle était la dernière où il avait vu sa compagne.

- Du nouveau spectacle qui se prépare à la rentrée. La direction artistique a été confiée à Lily. Une sacré responsabilité ! Ensuite elle a fait ses mouvements de gym. Avec son métier, elle a toujours besoin de rééduquer une partie de son corps, en ce moment c'est l'épaule...

- Cette nouvelle responsabilité, le coupa à nouveau l'inspectrice, comment elle la prend ?

- Lily est ravie... en même temps un peu stressée. Maggy Wahlenberg, la directrice artistique du Dahlia part bientôt à la retraite. Lily prendra certainement le relais. À midi, elle m'a annoncé qu'elle avait rendez-vous avec sa costumière et qu'elle partirait de la maison à 14 heures. Plus tôt que d'ordinaire.

- Dans quelle humeur se trouvait-elle au moment de son départ ?

- Elle s'inquiétait d'une nouvelle recrue qui a subi un claquage à la jambe. Elle refuse de se faire arrêter et continue à danser.

- Cette décision préoccupait Lily ?

- Cela fait partie des soucis du métier. Gérer les excès, dans un sens ou un autre.

- Qu'avez-vous fait entre la fin de son déjeuner et son départ ?

- Nous avons vaqué.

- De la précision, monsieur Gardner. Votre amie a-t-elle passé des coups de fil ?

- Des coups de fil ? Pas du fixe. Peut-être de son portable, je n'étais pas tout le temps dans la même pièce qu'elle.

- Nous vérifierons auprès de l'opérateur, trancha Bougainville. Avez-vous eu des relations sexuelles ? J'essaie de saisir l'état d'esprit de Lily lors de cette dernière journée où vous avez été ensemble.

- Pas de sexe, répondit Richard avec une humeur, qu'il laissait, au choix, rattacher à une insatisfaction dans ce domaine ou à l'offense générée par la question.

- Elle a emporté des affaires particulières ?

- Non. Son sac à main.

- Qui contenait ?

- De l'argent, sa carte bancaire, du maquillage... ses clés... ce genre de choses...

- Ses papiers ?

- Elle a emporté son passeport, convint Gardner. Elle le garde toujours avec elle.

- Son téléphone ?

- Elle l'a laissé sur la table de la cuisine. Ces derniers temps, avec la surcharge de travail, elle a tendance à ce genre d'oublis. Elle avait aussi un sac de sport rempli d'échantillons destinés à Régine Strelitzia, la costumière en chef du Dahlia.

- Ce sac, vous êtes certain de ce qu'il contenait ? Lily ne l'aurait pas plutôt rempli avec des affaires personnelles ?

- Rien ne manque, j'ai vérifié. Et j'ai vu des échantillons de tissus et de plumes avant que Lily ne ferme son sac.

- Vous ne vous êtes pas disputés ? Vous n'avez pas abordé de sujet conflictuel ?

- Nous n'avons pas de sujet conflictuel.

- Vous êtes en couple. De petits irritants sont susceptibles de surgir...

- Notre unique sujet de discorde, c'est la moto. La Harley-Davidson.

La mention de la marque illumina le visage de Gardner. Il sortit son portefeuille et le déplia sous le nez de l'inspectrice qui se contenta d'un sourire figé.

- Elle est dans un garage à Saint-Ouen. À Paris, impossible de rouler. Ou plutôt, rouler, si, mais s'arrêter, non. Toujours un tas de gamins à venir vous houspiller. Je n'utilise la Harley que dans le cadre de mon club. Sinon j'ai une routière. Une Honda.

- Qu'est-ce qui déplaît à Lily ? recentra Bougainville avant que Gardner ne s'étende sur la partie technique du sujet.

- Elle trouve que je consacre trop de temps à mon club de Harley. Elle me dit de ne pas m'étonner d'avoir mal au dos avec ce type d'engin. J'avais mal au dos avant de devenir motard, s'empessa-t-il de préciser.

- Lily fait de la moto avec vous ?

- Parfois nous passons un week-end avec le club. Lily ne supporterait de partir plus longtemps. Pour les vacances, nous préférons la plage. L'année dernière nous sommes partis aux Seychelles. L'année d'avant aux Maldives.

Le regard de Gardner se perdit dans le souvenir de ces vacances.

- Lily a disparu le premier jour de la crue de la Seine, reprit-il. Elle n'était pas censée être près des quais, mais je me dis que peut-être... une noyade...

- La brigade fluviale était en état d'alerte maximale les trois jours que la crue a duré, et même au-delà. Aucune noyade n'est à déplorer. La Seine est très surveillée, Lily ne serait pas tombée à l'eau en plein jour sans témoin. Et les dragages sont réguliers.

Gardner avait coincé sa lèvre inférieure entre ses dents. Bougainville lui demanda de relire sa déposition telle qu'établie auprès du commissariat du dix-huitième.

- Étant donné sa tenue, la possession d'un sac et le fait qu'elle était munie d'argent et de ses papiers d'identité, Lily Solander était tout à fait en capacité de vous quitter, remarqua Bougainville.

- Elle n'avait aucune raison de le faire. Et si tel était son souhait, elle m'en aurait parlé.

- Il lui est déjà arrivé de prendre l'air ?

Gardner apparaissait savoir précisément à quoi rattacher cette expression. L'inspectrice l'encouragea du regard. Certains témoins avaient des réticences à évoquer leurs difficultés conjugales, même si leur récit était susceptible d'éclairer l'enquête. D'autres profitaient d'avoir un agent de la force publique devant eux pour s'épancher avec une impudeur digne d'une séance de psychanalyse.

- Lily a eu une mauvaise passe l'année dernière. Elle était épuisée par les spectacles et par la vie parisienne. Elle regrettait la qualité de vie offerte Sydney, sa ville natale. Elle se demandait si elle ne ferait pas mieux de rentrer en Australie. Elle est partie une semaine en thalassothérapie sur la côte basque. Pour réfléchir. À son retour, Antoine Laricio, son patron, l'a promue directrice artistique adjointe. Elle était surprise, il ne lui avait jamais fait de propositions en ce sens alors que c'était son rêve. Elle a manqué refuser, à cause de la surcharge de travail. Mais elle a accepté et elle n'a plus reparlé de l'Australie.

- Nous allons approfondir l'enquête de voisinage diligentée par mes collègues. Si Lily n'a pas donné signe de vie d'ici là, nous envisagerons d'autres moyens, déclara Bougainville en restant volontairement dans le flou.

Elle perçut le mécontentement infligé à Richard Gardner avec cette conclusion. Elle ne voulait pas pousser l'indélicatesse jusqu'à lui asséner que le principal moyen d'instruire une enquête était de voir ressurgir Lily Solander sous forme de cadavre.